

FRANCK LOZACH

FLORILEGE



FLORILEGE

Avertissement

Il m'a été demandé, voilà déjà quelques années par un rigoureux directeur de revue, de proposer une restriction d'œuvre représentative de ce qu'il m'avait été permis de produire.

Je considérais l'exercice d'une difficulté extrême me sachant incapable d'être un réel critique de ma propre personne. Ce que je prétendais mériter quelque intérêt me semblait deux semaines plus tard dépourvu de tout contenu.

Je voyais plus encore une aberration à concevoir cet exercice devant la faible quantité de pages proposées. Comment réduire 200 000 vers en trente ou quarante feuilles ? Cela me paraissait impossible.

Je m'y suis toutefois essayé ou astreint par jeu de l'esprit. J'espère sincèrement que ce petit florilège qui n'a certes pas de vertu pédagogique aura l'avantage de divertir un peu le lecteur ou de le charmer quelques instants.

Franck Lozac'h

À ma dormeuse

Je ne veux pas ce soir, licencieuse ennemie,
Respirer en ton corps le doux parfum des songes
Ni déplacer mon coeur sur tes seins endurcis
Ni la jouissance facile où parfois tu me plonges.

J'espère sur cette bouche inventer un amour
Puissant et immortel que tu composeras.
Redorer cette nuit jusqu'aux lueurs du jour
Dans la chambre lugubre offerte à nos ébats !

Qu'importe les espoirs de nos mains en détresse,
Le souffle accéléré que réchauffaient nos yeux !
Je demande plus fort que houle et que tendresse,

Un bonheur sans silence pour l'esprit ingénieux.
Car de son pur cristal où le génie descend
Rêvent de vrais soupirs qu'avait soufflé l'enfant.

À Sandrine

Repose sur ce sein que la paresse offense,
Et brûle en ma raison tes prochaines fumées.
De mon ravissement, embrasse mes carences
Qui s'imposent sur ma joue frappée et profanée.

Alors pour ta liqueur, bois le fruit des délices
Et organise un songe où tu reposeras
Qu'importe, vraie beauté, les mouvements factices,
Car l'appel de ta chair me redemandera.

Ah ! Courir sur les flots antiques de lumière !
Qu'une étincelle éclaire et chante tes fureurs !
À l'ombre du platane, je te vois, tu es fière ! ...

Parée de tes bijoux, de parfums délicats,
Tu conçois des étoiles pour orner mes lueurs,
Adorable beauté que j'aime, et qu'il brusqua !

Au soleil, je m'avance

Au soleil, je m'avance par ce brûlant servage,
Et l'ombre accoutumée à ma face soumise
M'emporte là, tout près de toi, jusqu'au rivage.
Mais ta substance aimée est déjà compromise !...

Que n'entends-je se plaindre ton rayon si brutal ?
Est-ce la masse étonnante de son puissant métal ?
À mes yeux tant cernés, l'étonnement est doux...

Prolonge en ma fraîcheur de longues accalmies !
De l'embellie si vive, le regard flambant neuf
Consume les pensées obscures de ma nuit !...

J'accours sur ta mémoire rappeler en ton heure
Ces somnolences rêvées et ces voix enivrantes,
L'heureuse cérémonie sertie de ses candeurs
Qui forte du miroir, fait ma lèvre tremblante !...

Pour l'ombre de toi-même

Pour l'ombre de toi-même, tu voltiges et tu plonges
Dans le pur infini de ton morne délice.
Et battrais-tu de l'aile ? Toi, tourmentée tu sondes
Les aurores oubliées par ton génie propice !...

Lourd amas de vertus tournoyant dans l'orage,
Ton esprit s'égarait dans son Azur épais !
Sous le déchirement de l'éternel carnage
Un mage déployé venait et fécondait !

Que tu soulèves les roches, exilée dans ton âme,
Un Océan s'agite jusques à l'embouchure.
Et dans les sombres traits de l'odieuse voilure,

Tel l'étrange vaisseau qui longe ses parures
Du pur consentement toi tu vas et regagnes,
Les mâtures inventées, les vagues et les drames !

À Arthur Rimbaud

Il retiendra son souffle

Il retiendra son souffle, car lui ailé même dans les retombées de ses pluies, s'élève inlassablement. Il sonde les déluges, les tempêtes et les vents, et sous les vertes mers s'étalent les bruissements de ses eaux nouvelles.

Il confondra les cieux d'ocre, les horizons de l'amour, les vagues et les cataclysmes. Même dans la topaze de ses yeux, renaîtra l'éveil de l'enfance heureuse.

Au chant du golfe blanc, le visage de la vierge embrassera l'énergique appel du carillon du matin. Pour l'assaut de la nuit, circuleront les nuptiales rumeurs des astres étoilés. Et dans les miroitements des nébuleuses dorées, l'automne resplendira pour sa fatigue et sa langueur promises.

L'évasive multitude parmi les vapeurs brunes, bouche ouverte, lèche déjà les montagnes du printemps qui peintes aux couleurs de la lave mauve, trempent leur duvet de soie dans les lacs glacés.

L'empreinte diluée de son pas neigeux, et sa robe incrustée de minuscules diamants enveloppent le rivage de bronze et les couches de l'aurore.

Il détiendra la clé et du rêve et de l'instant de l'homme car lui seul
est ange et poète ressuscités.

Il brillait dans les yeux

Il brillait dans les yeux de ce rêveur ailé de lentes courses comme les fraîches vapeurs matinales se levaient dans les rayons à la teinture pastel.

Dans les sous-bois où la fleur suave abandonne un parfum printanier, ses souliers faisaient craquer les petites branches mortes. Et quand il eut franchi le vallon - le vallon de mousse - ses pas accompagnèrent l'écho lointain.

L'exil s'essayait à de folles transhumances, les fureurs s'enivraient de futiles préciosités et le jour descendait plus calme encore sur l'horizon limpide.

Il baignait et entourait son cœur de mélancolie. Son joug condamna d'admirables plaintes. Ses regards enflammés par un esprit malin changèrent en haine toute chose vécue.

Il but de ces liqueurs aigres et frelatées et transperça avec des aiguilles remplies de venin la face humainement désespérante.

Il aurait voulu

Il aurait voulu des courses folles - démesurément folles - à travers la campagne, jouir des dernières chaleurs d'un automne avancé et marcher à la recherche d'espoirs perdus.

Il prévoyait dans toute sa candeur de fulgurantes et intensives excitations de l'âme, des sortes d'images transformées pourtant réelles suivant les lois internes de son esprit, suivant des pensées brutes tirées de son imaginaire.

Etaient-ce des rêves éveillés où le réel côtoie l'indécis, où l'excès est maître de ses interdits ? Une liberté d'action parfaite dans le miroir de sa jeunesse !

Une pierre jetée ricoche dans l'eau morne d'un bras de rivière et la lumière questionne le présent et son temporel.

Ce sont des vols d'étourneaux battant de l'aile, craintifs de la froidure. Ce sont des montagnes lointaines qui dansent là-bas. Puis la femme, belle et sensuelle qu'un espoir de conquête embrasse.

La magie est à répéter.

Il est un minuit

Il est un minuit qui se perd et que tu enjambes malgré toi. Certaines concordances dissidentes naissent du coffre des ombres. Des feuillées d'abeilles tourbillonnent par-delà les minuits dans les grands regrets du mécanisme. Les tapis d'or placés sur les dômes d'azur ne sont que des succursales initiatrices de notre inconnu.

Léger comme l'envol virevoltant sur des incendies fraîchis, l'ange plonge dans les gaz et les étoffes et les mousselines argentées.

L'horloge teinte les douze doigts de la présente année et semblable aux modulations des cloches à venir, évade des sonorités comme l'Angélus ou la métamorphose du soir.

Rien ne détruira

Rien ne détruira les frayeurs promises à son front si clair. Ni souffle ni violence n'épancheront de fièvres froides les douleurs de ses plaintes.

Il vit solitaire, et immortel, caché dans sa retraite au fond des bois. Il dort d'un sommeil paisible ou contemple la nuit les grands champs alentours.

Encensez la sagesse de son cœur ! Embrassez son calme mortel !
Ce sont ces bouches qui vous parlent, écoutez-le !

On se joue de lui pour un écrin de perles ? Qu'importe ! Personne n'admira le diadème qui l'habite. Son secret divinement gardé sera seulement dévoilé au maître des lieux.

Il faut savoir

Il faut savoir que les perceptions n'étaient que des chuchotements indistincts, - Efforts, appels, supplications - rien ! De vagues lueurs s'évadaient parfois sur les tempes comme de lentes lumières attirées par un miroir éclairaient une face promise au réel.

Des mois d'attente, des incendies soufflés par une brise légère, et des orchestres si mal dirigés comme dans les squares d'un Thabor ancien. Ô feux sauvages, ô complainte de toujours, je me souviendrai...

Que le délasserment

Que le délasserment assombrisse les pensées élevées ! Que l'or battu parmi les treilles inonde les pages de transparence ! Que l'orgueil envoûté par un maléfice inhumain use de troublantes paroles en ces décennies de perte ! Ô qu'une transfusion de sang neuf comme une gerbe d'allégresse emplisse mes veines !

Le passage étroit pour deux âmes accède aux caves de la déportation. Il nous faut être bien nés dans la solitude, - là est la dernière image de l'amour ! Vies de l'âme, ingratitude des rôles, la volupté est bénie encore. La volupté contemple le monde. Elle va, elle vient et s'étonne dans les profondeurs du moi.

Stupide à noircir la feuille, dit l'ancien. Heureux présage de l'enfant, dit l'adulte. Déferlement animal, dit le sage.

À la cloche d'ivoire

À la cloche d'ivoire, comme drapé de mélancolies diverses, il hume les survivances alentour éteintes. Par le jeu des syllabes, le grand précipice offre des chaleurs à ses dépravations intimes. Son masque d'argent se désagrège petit à petit.

De l'éternelle et souffreteuse anecdote, on assure l'infini des jouissances. On promet un réel sublime que le sauvage doit faire naître en sa demeure. On détruit la rareté d'une force distincte...

Immuable soir qui s'égare sous des nuées honteuses. Un cœur voué à la solitude sensuelle, use de tentations et fait de l'être impur un mémorable délice en ce jardin de terre.

Ô solitude morne

Ô solitude morne et plate qui envahit l'être d'admirables torpeurs !
Jadis tu m'étais inconnue... Pas un souffle de faiblesse pour respirer le
calme mortuaire, la langueur et le déroulement infini du temps.

Comme je soupèse le bonheur de l'homme seul, sa survivance
profonde dans l'âme insondable !... J'interviens posément, et goûte le luxe
de la repartie. Je laisse confusément comme un monotone fleuve dans le
cours de ses eaux, la folie sereine s'emporter vers des paysages perdus.

En amont, une source pure et claire que des montagnes chérissent
avec tendresse. En aval, la beauté majestueuse, l'épanouissement de la
pensée.

Eaux calmes, quand le silence règne en moi, comme je voudrais
pour toujours m'endormir...

Le Germe et la Semence

De royales prophéties

De royales prophéties que l'on distingue à peine,
Qui s'entassent lugubres dans de noires floraisons,
Des serpentins d'extase sur des lits étouffés,
Quand le doute remplit les profondeurs de l'âme.

C'est un nuage superbe décrivant un combat
Qui regagne les airs avec son Moi auguste,
Trop d'étonnantes syllabes mâchées et décriées
Que l'oracle ne peut contenir en un souffle.

Mais gracieux ou démis, vibrant ses souvenirs
Taché de fourberies, envieux de grandeurs
Tout ce joug est puissant avec ces malices.

Sont-ce des guerres ? Non, jamais. Des traces de l'Ophélie
Fait par ces jeux incompris, des soleils de la terre,
Ou d'immenses farandoles, des hymnes de jouissances !

Ah ! Vaincu, amoindri par des forces pesantes,
Ivre de lassitudes, et respirant les nuits
Jonglant sur les sentences de ce Dieu malveillant
C'est l'espoir qui décline vers des villes retrouvées
Sur des cités sans vie, pourtant monumentales !

Subirai-je des frissons, de blanches apothéoses,
Une espérance vaine pour ce feu déloyal ?

L'adulte se détourne en pleurant sur son rêve,
Et le voilà soumis à son cristal de gloire,
L'adulte se détourne pleurant sa survivance.

D'un soupir ancien

D'u soupir ancien naît l'indifférente gloire
Qui éclaire de l'ennui le plus pur diadème
D'hier. (On prétendrait mourir en ma mémoire
Un or épais et ocre dispendieux à l'extrême...)

Fustigé à l'écart, éloigné des disciples,
Je l'entends battre inexorablement en moi ! ...
Vaste écrin d'amertume aux facettes multiples,
Il fuit, meurt avorté sans l'ombre d'un émoi !...

Mais que demain traînant son horrible fardeau,
Pour l'éveil purifié resplendisse son nom !
Peut-être testament au bas autel des maux...

Ô le soleil de chair contemplant un vain drame,
Idole de toi-même marqué à l'unisson,
Seras-tu des substances faire couler une larme ?

Venise

Et dans ce lieu fétide où dorment des gondoles,
L'eau morne et transparente fut raison de soupirs.
Ô sanglots répétés et si mouvantes violes,
Contre un ciel de grisailles qui semblait s'obscurcir.

De tendres barques glissaient sur l'étendue. Nos rêves
Profonds comme l'amour s'inclinaient lentement,
Et penchaient plus encore par la brise qui soulève,
Tremblaient, espoirs perdus, bercés au gré du temps.

Et toi, ô calme sœur, tu chantais ma faiblesse
Lorsqu'un vol de corbeaux foudroya le vrai ciel.
Pour noircir les souffrances d'une odieuse paresse,
Je vis dans tes yeux clairs les rayons d'un soleil,

D'un soleil pâissant, or, rouge et fatigué
Qui semblait se mourir à l'orée de tes yeux.
J'y trouvais un déluge de larmes délaissées
Croyant à l'avenir de nos étés heureux.

Cérémonial

Grâce ! Voici venus les ans
Où teignant ta chevelure,
Je fis tomber suivant
L'éclat doré de ta parure,

Le cor fini, l'onde d'argent.
Et vaincu des découvertes,
Alignées contre l'effort vacant,
Fussent gloires très offertes ?

Nenni ! Par le plomb infusé,
Couleurs royales de l'ennui,
Pour le cœur, aux pieds jetés

Rempart dans cette froidure,
C'était ! Eté engourdi,
Casque sacré et impur !